ÉLOGE

DE

CERISE

LU A LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 25 AVRIL 1870

PAR

M. le Dr Ch. LOISEAU

Secrétaire général.

PARIS

IMPRIMERIE DE E. DONNAUD

9, RUE CASSETTE, 9

1870

Extrait des Annales médico-psychologiques,
5e série, t. III, Juillet 1870.

ÉLOGE

DE

CERISE

LU A LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 25 AVRIL 1870.

Messieurs,

J'ai le devoir de louer devant vous un homme qui fut un des principaux fondateurs de notre Société et l'un des promoteurs les plus infatigables à notre époque des études médico-psychologiques. J'aurais à redouter de rester bien au-dessous de la tâche que j'ai à remplir, si le souvenir de Cerise n'éveillait pas dans le cœur de tous les plus vives sympathies. Le simple récit de la vie de cet homme de bien, une rapide analyse de son œuvre, suffiront à son éloge. Comme Buchez, dont il fut le disciple et l'ami, il était au premier rang de ceux qui veulent faire arriver par la science le règne de la fraternité, et sa vie peut se résumer dans ce seul mot : *la vertu*, par lequel il caractérisait l'existence de Buchez dans un dernier adieu. C'est un rapprochement qui se présente à l'esprit de tous ceux qui ont connu ces deux hommes d'élite dont la vie a été un continuel dévouement à l'humanité et à la science, et qui laissent après eux un concert unanime d'hommages et de regrets.

Cerise (Laurent-Alexis-Philibert) naquit le 2 février 1807 à

Aoste, ville alors française et où on parle encore le français, mais qui fit retour au Piémont en 1814. Son père était notaire et il avait pour oncle un officier général du premier empire qui avait été créé baron; le neveu aurait eu droit à ce titre, mais il n'a jamais voulu le porter, décidé dès sa jeunesse à ne devoir son illustration qu'à la science et au travail.

Il fit ses études médicales à Turin et reçu docteur en 1828, à 21 ans à peine, il fut chargé par le gouvernement piémontais d'étudier le choléra dans les localités de l'Italie où il venait d'éclater pour la première fois. Désireux d'apprendre et vraiment dévoué aux œuvres utiles à l'humanité, Cerise fit à cette époque de nombreuses expériences sur lui-même; entre autres, il but le lait d'une nourrice qui était gravement atteinte du choléra et qui en mourût. C'est un acte d'héroïsme qui se place à côté de celui de Desgenettes, s'inoculant la peste pour raffermir le moral de l'armée.

Mais Cerise se sentait attiré sur un plus grand théâtre; il vint à Paris à la fin de 1831, et fut autorisé à exercer la médecine en France. Ce qu'il venait surtout chercher à Paris, c'était un plus vaste champ d'études, une facilité plus grande de se livrer aux études philosophiques vers lesquelles il se sentait porté, c'était le désir de s'initier aux leçons et à la pratique de nos maîtres. Là, il rencontra Buchez avec lequel il se lia dès lors d'une amitié profonde; il adopta ses principes et le suivit avec ardeur dans cette tentative de conciliation tentée avec Roux-Lavergne entre le catholicisme et les idées de la société moderne. Aussi trouverons-nous sa doctrine psychologique empreinte du spiritualisme chrétien le plus pur.

Nous trouvons dans *l'Européen*, journal de l'École de Buchez publié de 1835 à 1838, les premiers travaux de Cerise. Il s'occupait surtout alors d'études de philosophie religieuse et orientale et il a fourni dans cette direction plusieurs articles très-remarquables, notamment: *Des sources du protestantisme chez les Indous* (tome I, page 117); — *De quelques graves erreurs répandues par le clergé dans ses enseignements sur la morale et le dogme* (tome I, page 363); — *Considérations psychologiques sur les éléments et les moyens de l'art* (tome 1 page 171); *Recherches historiques sur les origines et les premiers développements de la science*.

C'est à ce même ordre d'études qu'appartient la *Notice sur les doctrines psycho-physiologiques des anciens philosophes indous*, publiée dans les *Annales médico-psychologiques* (tome II, page 333 et tome III, page 1).

Dans ce mémoire, Cerise démontre que la philosophie grecque n'est pas sortie tout entière du cerveau de quelques penseurs et que dans la philosophie des Indous on trouve des doctrines qui servent en quelque sorte d'introduction aux enseignements de Pythagore et de Thalès, de Parménide et de Pyrrhon, de Démocrite et d'Hippocrate, d'Epicure et de Platon, d'Aristote et de Zénon.

Cerise eut à un moment donné la pensée de se consacrer complétement à la philosophie et aux études de philologie orientale. Heureusement pour la science médicale, et plus heureusement encore pour les malades auxquels il devait pendant longtemps prodiguer les trésors de son esprit et de sa bonté en même temps que les ressources d'une science profonde, il se trouvait ramené vers la médecine par les nécessités de l'existence et, l'influence de Buchez aidant, il se voua surtout à l'étude des maladies nerveuses qui lui donnèrent l'occasion de perfectionner et d'appliquer les spéculations philosophiques qui lui étaient chères.

En 1836, Cerise publie un *Exposé et examen critique du système phrénologique*. Sous ce titre se trouvent réunis une série d'articles publiés dans *l'Européen* de 1836, n°s VII, VIII, IX et X, et destinés à répondre d'une manière nette et précise à la question posée dans l'ouvrage de M. Lelut, intitulé : *Qu'est-ce que la phrénologie ?*

Dans une introduction sous forme de lettre adressée aux élèves de la faculté de médecine de Paris, Cerise écrit qu'il est élève de l'école du progrès, qu'il est de ceux qui veulent faire arriver par la science le règne de la fraternité; il proclame qu'il est résolu de combattre avec énergie et persévérance pour la sainte cause de l'unité et de la fraternité chrétiennes; il veut dire quelle est sa pensée, ses principes, sa méthode et son but. Il faut, dit-il, étudier sérieusement les doctrines qui se répandent autour de nous, de manière à dire avec certitude : là est la vérité, là est l'erreur. Mais quel est le criterium de la vérité, quel est le principe de la certitude ? Ce criterium c'est la morale ; elle seule est infaillible et souveraine. La certitude d'une science est tout entière dans la sainteté de la morale qui en découle et la fausseté d'une doctrine se démontre par l'immoralité qu'elle porte dans son sein.

Toute doctrine, toute science est une méthode à l'aide de laquelle l'esprit humain après avoir affirmé un principe en déduit toutes les conséquences. Toute doctrine, toute science

n'est possible qu'à la condition de s'appuyer sur une certitude. Il n'y a de certitude absolue que celle qui est placée dans la connaissance positive de la loi morale, qui est la loi des rapports établis entre l'activité humaine et son instrument qui est l'organisme, entre Dieu et l'homme, entre l'homme et le monde. Cette connaissance est le point de départ de toute conception scientifique.

Entre toutes les sciences, il en est une qui est appelée à exprimer plus directement la loi morale et à ne trouver que dans cette loi la certitude des problèmes qu'elle pose. Cette science, c'est la psychologie ou la science de l'activité humaine; aussi cette science est-elle le terrain sur lequel le bien et le mal doivent nécessairement et dans tous les temps livrer leurs combats. C'est pourquoi il croit devoir attaquer sérieusement le système phrénologique bien qu'il le considère au fond comme peu digne d'une polémique sérieuse. Il le combat moins parce qu'il affirme comme des réalités des données physiologiques qui sont fausses que parce que ce mensonge grossier est mis au service des doctrines matérialistes qui règnent dans les temps mauvais.

La phrénologie, en proclamant que l'activité des organes est la source de toutes les déterminations et de toutes les opérations morales et intellectuelles de l'homme, fait de l'homme un être passif, dépourvu de volonté et de liberté; ce système est à la fois une immoralité et une erreur, il est hostile à la morale en même temps qu'il est contraire aux données générales de la physiologie. Quant à la méthode phrénologique elle-même, c'est-à-dire à la cranioscopie et à la cérébroscopie, elle ne supporte pas l'examen.

L'innéité organique des penchants et des aptitudes du système phrénologique a été formulée dès les temps les plus anciens, quinze siècles avant Platon par les philosophes de l'Inde.

Cerise condamne avec énergie un système qui admet en principe la passivité et la fatalité organiques de l'homme, qui proclame une méthode prétendue positive d'investigations psychologiques, reconnue inexacte et mensongère par les docteurs eux-mêmes, qui expose touchant l'innéité, la coordination et le mode d'action des facultés, une théorie fausse et extravagante sur lesquels les maîtres sont loin de s'accorder, qui part d'un principe mauvais pour conclure au mal.

En 1836, Cerise publie le *Médecin des salles d'asile ou Manuel d'hygiène et d'éducation physique de l'enfance*. On sent à chaque

page dans ce livre l'homme heureux de se dévouer à une œuvre utile à l'humanité. Travailler à l'amélioration morale, intellectuelle et physique du plus grand nombre, c'est pour lui le devoir qui s'impose à tous. Il importe que les premières impressions de l'enfance soient en harmonie avec le but de la société afin que chaque enfant devienne sain, intelligent, éclairé, moral. Après avoir indiqué le caractère de l'institution des salles d'asile qui ont pour objet l'éducation morale et l'éducation physique de l'enfance, Cerise énumère rapidement les phénomènes de l'organisation humaine, comparés avec les facultés de l'âme, et envisagés sous le point de vue de l'éducation. Il arrive à cette conclusion que l'homme est un être doué d'une activité spirituelle et d'une instrumentalité charnelle; que l'éducation de l'homme doit, avant toute chose, porter dans tous les esprits l'enseignement moral; que les aptitudes organiques qui servent aux opérations de l'intelligence, qui donnent naissance à nos besoins et à nos penchants, doivent être réglées d'après cet enseignement; que l'éducation physique et intellectuelle en un mot doit venir au secours de l'éducation morale et ne jamais agir dans un but qui lui soit étranger. Médecin lui-même d'une salle d'asile, Cerise a traduit ses propres impressions; il a voulu que chacun pût profiter de son expérience. Les attributions et les devoirs du médecin, les dispositions matérielles des salles d'asile en général, l'emploi des heures de la journée, les soins de propreté et d'hygiène, les exercices physiques et ceux qui servent à développer la sensibilité et l'intelligence et un examen sérieux des maladies de l'enfance, tout y est traité avec le plus grand soin, avec une grande élévation de vues. Dans un dernier chapitre, l'auteur résume les avantages qui résultent pour l'éducation morale, intellectuelle et physique des enfants de l'institution des salles d'asile. Il y développe avec une extrême énergie de conviction cette idée que nous retrouverons dans ses principaux écrits de l'influence des sentiments sur l'organisme et il affirme que l'éducation morale non-seulement dirige d'une manière heureuse les aptitudes morales et intellectuelles de l'enfant, mais encore qu'elle porte son influence sur l'organisme, influence qui se manifeste par l'attitude, le geste, la physionomie, l'accent et qui ne saurait produire ses résultats qu'à la condition d'agir sur toutes les molécules organiques.

On remarque dans les premières publications de Cerise une prédilection bien évidente pour cette science encore non dénommée que Bacon avait appelée de ses vœux et dont Cabanis

a brillamment inauguré l'avénement, c'est-à-dire pour la science des rapports du physique et du moral. Mais il se place à un point de vue tout différent de celui de Cabanis, son drapeau est celui du spiritualisme rationnel et, comme Maine de Biran, il s'attache surtout à remettre en honneur les principes oubliés de l'activité et de la dualité humaines. Cette doctrine, nous la trouverons exposée avec tous les développements qu'elle comporte dans les principaux ouvrages de notre éminent collègue. Toutes les recherches ayant pour objet la structure, les fonctions et les maladies du système nerveux, la solidarité de tous les documents relatifs à certains ordres de recherches deviendront incessamment pour lui les moyens de poursuivre ce but général : l'avancement théorique et pratique, physiologique et pathologique de la science des rapports du physique et du moral. C'est pourquoi je vous demanderai la permission de résumer la doctrine de Cerise dans son ensemble, telle qu'elle se trouve développée dans ses principaux ouvrages : le mémoire ayant pour titre : *Déterminer l'influence de l'éducation physique et morale sur la production de la surexcitation du système nerveux et des maladies qui sont un effet consécutif de cette surexcitation ;* — l'ouvrage intitulé : *Des fonctions et des maladies nerveuses ;* — *l'Essai sur les principes et les limites de la science des rapports du physique et du moral*, et enfin le mémoire inséré dans le premier volume des *Annales médico-psychologiques* sous ce titre : *Que faut-il entendre, en physiologie et en pathologie, par ces mots : influence du physique sur le moral, influence du moral sur le physique?* En procédant ainsi, j'éviterai des répétitions inutiles et je ne fatiguerai pas votre attention par l'analyse de chacun de ces ouvrages qui concourent à un même but.

La science des rapports du physique et du moral a pour objet la connaissance des relations en vertu desquelles les idées et l'organisme s'influencent réciproquement. Ainsi définie, conformément aux exigences d'une science positive, cette science se trouve aux prises avec les principes qui affirment d'une part l'activité et la liberté humaines et, de l'autre, la passivité et la fatalité organiques; elle se trouve étroitement liée aux doctrines générales qui agitent le problème de notre origine et de notre destinée et qui enseignent à l'homme ses relations avec Dieu, avec la société, avec le monde et avec lui-même.

Cerise s'est proposé pour but d'assurer à la science des rap-

ports du physique et du moral une existence distincte, indépendante de l'esprit de système et de l'édifier sur des bases que ne puissent à chaque instant contester les passions dominantes d'une secte ou d'une école, qui demeurent inébranlables au milieu des réactions violentes auxquelles sont exposées les doctrines philosophiques les mieux établies et les doctrines médicales les plus éprouvées.

La science des rapports du physique et du moral, pour atteindre enfin le rang qui lui appartient et parvenir à fournir les grandes applications que réclament à la fois la morale et l'hygiène sociales, doit reconnaître dans l'homme la présence et le concours de deux forces, l'une personnelle, réellement et exclusivement humaine, active, intelligente et libre, se manifestant par le sentiment, la raison et la volonté; l'autre impersonnelle, végéto-animale, soumise, aveugle et fatale, se manifestant par les faits de formation, d'accroissement, de nutrition, d'impressionnabilité et d'innervation instinctives.

Pour soustraire la science des rapports du physique et du moral à l'empire des affirmations dogmatiques et des solutions métaphysiques, il faut regarder l'âme comme appartenant à une région inaccessible à nos discussions, écarter les problèmes qui concernent l'âme et ses rapports avec l'organisme et satisfaire aux besoins de la science sans toucher à L'arche sainte des convictions libres. Il faut présenter l'élément moral et l'élément physique, non plus sous leur aspect substantiel et ontologique, mais sous leur aspect phénoménal ou physiologique.

Le *moral*, dit Cerise, c'est l'ensemble des phénomènes organiques qui, associés à une idée, sont accessibles à la conscience (faits désignés sous le nom de vie animale ou de relation, de *anima*, âme).

Le *physique*, c'est l'ensemble des phénomènes organiques qui, n'étant pas associés à une idée, se produisent à notre insu (phénomènes de la vie organique ou de nutrition). La science des rapports du physique et du moral peut être définie : La science qui a pour objet de coordonner les relations en vertu desquelles les idées et l'organisme s'influencent réciproquement.

Les idées et l'organisme, considérés particulièrement au point de vue des phénomènes moraux de la vie humaine, l'examen de la part apportée par chacun de ces éléments dans la production des désirs, des sentiments et des passions : tels sont les objets de son étude.

Ainsi se trouve exprimé le principe de la dualité humaine,

en dehors de toute préoccupation systématique, conformément à ce que l'observation apprend à tous les hommes, sans distinction d'école, de secte ou de parti.

Dans le principe de l'identité universelle, Cerise ne voit qu'une cause de trouble et de confusion pour la science et un danger pour la morale sociale et privée.

Cerise réduit à deux doctrines, dont les destinées ont été diverses, tour à tour triomphantes et délaissées, les théories qui nient le principe de la dualité humaine. Dans l'une, le panthéisme, l'esprit seul est affirmé; Dieu, âme universelle, idée primordiale, est l'être réellement existant. Dans le matérialisme, la dualité disparaît également. La matière seule est affirmée. Dieu est une formule qui exprime l'ensemble des forces cosmiques. Le monde est incréé, éternel; il subit dans ses mouvements et dans ses transformations l'empire des propriétés inhérentes à ses éléments. Le principe de l'identité universelle, qu'on le fasse dériver du panthéisme ou du matérialisme, est un principe destructeur de toute science, de toute morale, de toute société. C'est à la négation de la dualité humaine qu'il faut attribuer les erreurs et les vices de méthode des sciences physiologiques et médicales. L'animisme et l'organicisme sont en physiologie et en médecine les expressions logiques plus ou moins avouées, le premier du panthéisme, le second du matérialisme. L'éclectisme est une association monstrueuse de principes qui se combattent, affirmation de contraires; n'ayant d'autre principe de certitude et d'autre but que le moi individuel; conduisant logiquement au mal en lui donnant l'autorité d'un principe.

L'influence du moral sur le physique signifie pour Cerise l'action exercée par les idées sur l'organisme, par celles surtout d'entre les idées qui, ayant pour objet une satisfaction à rechercher, sont en relation plus immédiate avec les penchants, les besoins et les émotions. On peut appeler *innervation cérébro-ganglionnaire* l'irradiation nerveuse au moyen de laquelle cette influence s'exerce.

L'influence du physique sur le moral signifie l'action exercée sur les idées par les conditions générales de l'organisme, par celles surtout d'entre ces conditions qui, s'exprimant par les penchants, les besoins et les émotions, sont en relation plus immédiate avec l'idée d'une satisfaction à rechercher. On peut appeler *impression ganglio-cérébrale* l'irradiation nerveuse au moyen de laquelle cette influence s'exerce.

Ces définitions sont étroitement liées ; elles se complètent réciproquement. Les faits qui démontrent l'exactitude de l'une servent en même temps à montrer l'exactitude l'autre.

Les plus célèbres physiologistes se sont réunis, dit Cerise, pour opposer au principe de la dualité humaine celui de l'unité automatique ; Cabanis, préoccupé de l'élément affectif, rapporte tout le moral de l'homme aux conditions générales de l'organisme ; il le confond avec une obscure réaction sympathique des viscères et du cerveau. Gall, préoccupé sans doute de l'élément intellectuel, rapporte tout le moral de l'homme aux conditions spéciales de l'encéphale. Georget proclame sans détours la confusion systématique du physique et du moral. Bichat renferme les passions et le caractère de l'homme dans le domaine de la vie organique, isolant ainsi les deux éléments inséparables du sentiment. Broussais flotte entre la doctrine de Cabanis et celle de Gall. Cerise analyse les phénomènes complexes de la vie morale et intellectuelle, surtout les désirs, les sentiments et les passions. Il montre la transformation des conditions générales de l'organisme en émotions sensuelles et sentimentales pour agir sur les idées au moyen de l'impressionnabilité ganglio-cérébrale, et la pensée de l'homme intervenant sous forme d'idées sensuelles et sentimentales, pour produire les émotions, au moyen de l'innervation cérébro-ganglionnaire. De ces inductions physiologiques, il conclut à l'affirmation de la dualité humaine, ce dogme fondamental des genèses primitives. Suivons l'auteur dans cette analyse :

Parmi les phénomènes affectifs, il en est qui disposent d'appareils spéciaux : ce sont les appareils conservateurs de l'individu et de l'espèce. Il en est d'autres dépourvus d'appareils spéciaux : ce sont les *sentiments ;* ceux-ci n'éxistant réellement qu'au moment où une impression extérieure, nous ayant plus ou moins vivement émus, il se produit une association étroite entre l'*idée* de cette impression et l'émotion qui en est résultée, entre l'élément intellectuel ou *psycho-cérébral* et l'élément affectif au *ganglionnaire*. Cette association une fois établie constitue la plus puissante des solidarités physiologiques. L'idée ramènera l'émotion ; l'émotion tendra à rappeler l'idée. Jusqu'au moment où cette association s'est établie, il existe des penchants, il existe une prédisposition qu'on appelle morale ; mais ces penchants, cette prédisposition sont le résultat de conditions obscures et mystérieuses de tout notre organisme. Ils ne se révèlent que lorsque l'idée de la satisfaction, avou-

glément réclamée par eux, vient les transformer en un sentiment déterminé, distinct. La naissance d'un sentiment, c'est l'idée dissipant les ténèbres du chaos viscéral; c'est l'esprit fécondant la matière dans laquelle sommeillent les éléments confus de la passion. Les passions réclament pour se manifester l'action d'une cause extérieure, toujours présente sous forme de l'idée.

L'émotion doit être regardée comme une résultante générale des excitations partielles de l'appareil ganglionnaire viscéral; elle représente l'élément exclusivement organique du sentiment. Par elle, par l'impression ganglio-cérébrale qu'elle fait naître, l'appareil de l'intelligence est en quelque sorte sollicité à correspondre aux appels les plus obscurs de la vie viscérale, à faire prédominer les pensées tristes ou gaies, calmes ou inquiètes qui correspondent à ces appels.

De même, la pensée, sous forme d'idées sensuelles ou sentimentales, intervient dans la production des émotions. L'idée de la cause qui nous a émus est l'élément indispensable du sentiment qui nous anime.

Pour Cerise, l'idée est la forme la plus élémentaire de la pensée; elle consiste dans la conception ou l'affirmation d'un être qui souvent est étranger à notre sphère sensoriale, dans la conception ou dans l'affirmation de rapports que nos sens n'aperçoivent point et qui néanmoins ont le privilége de nous émouvoir.

Il est impossible de voir dans l'idée un acte entièrement organique. C'est dans cet acte élémentaire qu'apparaît aux yeux de Cerise la double nature de l'homme. L'idée n'est point un acte exclusivement spirituel, puisqu'elle subit les conditions de structure et d'aptitude cérébrales; elle n'est point un phénomène exclusivement matériel, puisqu'elle atteint des sphères inaccessibles à notre impressionnabilité sensoriale. De là, le nom de *psycho-cérébrales* donné par Cerise aux impressions qui prennent naissance sous forme d'idées et de *psycho-cérébral* à l'appareil spécial de l'entendement.

L'idée est un levier à l'aide duquel l'homme peut mouvoir son organisme, en provoquant les émotions sensuelles ou sentimentales qui correspondent aux satisfactions dont elle présente l'image. C'est une force physiologique, dont l'existence est aussi certaine que celle de la lumière, de l'électricité, du calorique, dont le mode de production est aussi difficile à expliquer. Ne nous enquérons pas des procédés à l'aide des-

quels l'homme est mis en possession de cette force physiologique, qu'il la puise dans l'enseignement, qu'elle soit innée, qu'elle surgisse au moyen de ses sensations transformées, qu'elle soit le produit d'une excitation ou d'une secrétion cérébrale, peu importe. Les idées existent, l'action distincte de chacune d'elles est positive sur l'organe.

Le cerveau étant l'appareil spécialement appelé à fonctionner dans la conception, le développement et la coordination des idées, celles-ci subissent à un très-haut dégré les conditions de structure et d'aptitudes cérébrales. Mais les aptitudes cérébrales subissent à leur tour l'empire modificateur des idées dont l'ensemble constitue l'atmosphère morale et intellectuelle qui nous entoure. Si ces aptitudes sont heureuses, si elles sont convenablement développées par les influences éducatrices, les émotions s'alimenteront à la source des idées nobles et généreuses, elles intéresseront tout l'organisme au triomphe de ces idées pour leur imprimer l'ardeur et l'énergie qui caractérisent la passion. Si ces aptitudes sont malheureuses, si elles sont livrées à elles-mêmes, les émotions s'alimenteront à la source des idées basses et égoïstes; elles intéresseront l'organisme au triomphe de ces idées pour leur communiquer cette impétuosité qui caractérise les aveugles emportements.

Il existe dans les conditions générales de l'organisme une disposition préétablie pour correspondre affectivement aux influences du monde extérieur moral et physique. Les *penchants* et les *besoins* sont l'expression de cette disposition apportée en naissant. Les penchants se manifestent par les *émotions sentimentales*; les besoins se manifestent par les *émotions sensuelles*.

Les émotions sensuelles disposent d'appareils spéciaux chargés d'impressionner la centralité sensorio-motrice, et d'y provoquer, sans que l'intervention de l'intelligence soit toujours nécessaire, les faits d'innervation propres à les exprimer ou à les satisfaire. Les émotions sentimentales ne disposent naturellement que d'un appareil sensorial commun, le plexus solaire, vague, confus, capable sans doute d'impressionner la centralité sensorio-motrice, et d'y provoquer des faits tumultueux et désordonnés d'innervation, mais incapable d'y déterminer, sans l'intervention de l'intelligence, les faits réguliers d'innervation propres à les exprimer et à les satisfaire.

C'est par l'intervention de l'idée dans la production des émotions sensuelles ou sentimentales que les passions subissent, d'une part, l'influence des conditions de structure et d'apti-

tudes cérébrales, et, de l'autre, l'influence de la civilisation, des institutions religieuses et politiques, des traditions orales ou écrites, etc.

C'est par l'intervention des conditions générales de l'organisme dans la production des émotions sensuelles ou sentimentales que les passions subissent, d'une part, l'influence des âges, des tempéraments, des maladies, etc., et de l'autre l'influence des climats, des saisons, des habitations, des conditions atmosphériques, etc.

Cerise fut amené par un rapport remarquable de M. Janet sur le livre de M. Bouillier à nous exposer ses idées sur l'animisme en physiologie et en psychologie. Dans ce travail lu à la Société médico-psychologique le 24 décembre 1862, l'auteur s'est proposé de combattre l'animisme rajeuni par la science moderne, l'animisme se faisant biologie et proclamant que la force vitale, la force organogénique, celle qui précède et dirige l'évolution des organes, c'est l'âme, c'est l'âme immatérielle; car il n'y a pas deux âmes, l'une pour l'activité intelligente et libre, une autre pour l'activité organisatrice ou vitale.

Cette affirmation, Cerise la repousse avec l'énergie qu'il a toujours apportée dans ces questions philosophiques. Il y a en effet deux choses en nous, dit-il, deux choses d'origine et de destinée diverses : une force qui est héréditaire, la vie; une activité qui est personnelle, l'âme. La vie a sa source dans les ancêtres, l'âme a ses commencements dans l'individu. Il y a dans l'animisme, par ce seul fait de la confusion de l'âme et de la vie, une pente glissante vers la confusion de l'âme et de l'organisme vivant, au point de représenter l'organisme comme l'épanouissement de l'âme, et par là vers les formules du panthéisme. Ou l'animisme conteste l'hérédité vitale et alors il commet une erreur de biologie; ou il admet la transmission héréditaire de l'âme et alors il commet une erreur de psychologie.

L'âme, si elle est une activité réellement existante, si elle se manifeste quelque part, a sa place marquée là où il y a un acte personnel, intelligent et libre. La personnalité est le vrai caractère de l'âme, celui qui en détermine la signification psychologique, religieuse et sociale. Tel n'est point le caractère de l'organisme vivant, qui étymologiquement signifie instrument; instrument en effet approprié à la fois à l'activité qui en dispose et au globe sur lequel cette activité est appelée à se déployer. Voilà le véritable sens des mots âme et corps, celui qui est

conforme à la doctrine spiritualiste et qui est entré profondément dans la conscience, dans les habitudes et dans le langage de tous. En vertu de cette signification véritable qui implique la dualité humaine, l'âme ou l'activité libre ne se réalise pas dans un organisme; se plaçant en regard, elle refuse de se confondre avec lui; elle s'attache à en satisfaire ou à en combattre les tendances. Sa dualité n'est point âme qui vit et âme qui pense; elle est esprit et chair, âme et corps, personnalité et impersonnalité, liberté et instrument. L'unité n'est point la fusion de deux âmes en une seule; elle est l'activité spirituelle disposant d'un organisme vivant. C'est là la doctrine spiritualiste chrétienne énoncée avec netteté par saint Paul, dans le chapitre V de son *Épître aux Galates*, bien supérieure à l'animisme d'Aristote dogmatisé par saint Thomas.

En 1836, l'Académie de médecine avait mis au concours pour le prix Civrieux la question suivante : *Déterminer l'influence de l'éducation physique et morale sur la production de la surexcitation du système nerveux et des maladies qui sont un effet consécutif de cette surexcitation.* Un premier mémoire qu'une maladie grave ne lui avait pas permis de revoir et de retoucher valut à Cerise une médaille d'encouragement le 4 septembre 1838. La question ayant été remise au concours, Cerise fut cette fois jugé digne du prix, qui lui fut décerné le 17 décembre 1840, pour son mémoire revu et complété avec soin. C'est ce même travail, plus développé, précédé, sous forme d'introduction, d'un exposé sommaire des principes et de la méthode indispensables selon lui à l'étude et à la coordination des phénomènes de la vie morale et intellectuelle de l'homme, qui est devenu le livre intitulé : *Des fonctions et des maladies nerveuses dans leurs rapports avec l'éducation sociale et privée, morale et physique.* (Paris, 1842).

Cerise formule ainsi lui-même la conclusion générale de ce livre : l'éducation publique et privée, morale et physique, intervient dans les fonctions et les maladies nerveuses :

1° *D'une manière générale*, en se confondant avec toutes les influences naturelles et sociales qui nous entourent, en se mêlant intimement et nécessairement à l'atmosphère spirituelle et matérielle dans laquelle nous vivons;

2° *D'une manière spéciale*, en dirigeant les faits de circulation, de déperdition et de nutrition générales ou partielles, qui sont placés sous l'empire du régime ou des exercices, en dirigeant les phénomènes d'impressionnabilité et d'innervation qui sont placés sous l'empire des idées et des sentiments.

Le livre de Cerise, s'il n'a pas résolu pour tous la question des influences réciproques du moral et du physique, contient assurément des données fort exactes sur la manière dont l'éducation physique et privée intervient dans les fonctions et les maladies nerveuses; les médecins, les philosophes, les personnes vouées à l'enseignement, tous ceux qu'intéressse l'amélioration de l'espèce humaine le consulteront toujours avec fruit.

A ces travaux, il faut ajouter encore la réédition du *Système physique et moral de la femme*, de Roussel, et des *Recherches sur la vie et la mort*, de Bichat. L'introduction au livre de Roussel et les notes physiologiques dont il enrichit ces deux livres constitueraient à elles seules un titre sérieux aux yeux des physiologistes et des médecins. C'est un modèle d'analyse et de critique en même temps qu'un exposé précis des progrès accomplis par la science depuis la première impression de ces ouvrages. Notre collègue prodigue çà et là des vues ingénieuses et personnelles qui sont l'application ou le développement de la doctrine que je viens d'analyser rapidement.

Fondateur avec M. Baillarger des *Annales médico-psychologiques*, Cerise a publié dans ce recueil des travaux importants de psychologie. Avec Richelot, Amédée Latour et Aubert-Roche, il contribuait un peu plus tard à la fondation de l'*Union médicale*, dont il est resté jusqu'à sa mort un des membres des conseils de surveillance et de rédaction. C'est dans ce journal qu'il a publié son mémoire sur l'aphasie, un de ses derniers travaux. Il a fourni également des articles de critique scientifique très-remarqués au *Journal des Débats*.

Infatigable dans son dévouement à la science et aux idées qu'il avait embrassées avec ardeur et soutenues avec talent, Cerise contribua plus que personne en 1848 à la fondation de la Société médico-psychologique dont il devint un des premiers, le secrétaire général et le président. C'est à ce titre surtout que nous devons le revendiquer pour un des nôtres; il a été une de nos gloires. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la part brillante qu'il a prise à vos travaux et à vos discussions, notamment sur les hallucinations, les phénomènes nerveux extraordinaires et l'animisme en physiologie.

Le principal ouvrage de Cerise, celui qui résume le mieux sa doctrine et ses applications à l'éducation, c'est-à-dire au perfectionnement de l'homme, c'est le traité des fonctions et des maladies nerveuses. A cette époque, il arrive à une si-

tuation de clientèle considérable; il a acquis une grande notorité professionnelle et le temps qu'il consacre à ses chers malades està peu près perdu pour l'étude. De courts mémoires des notices, des articles détachés, quelques communications ou discussions dans les sociétés savantes, viendront témoigner de son activité d'esprit et du soin qu'il met à recueillir les faits d'une intelligente pratique, mais il ne pourra plus produire aucun travail de longue haleine et lorsqu'on considère à quelle hauteur il s'est placé à ses premiers pas dans la voie scientifique, on se prend à regretter l'immense succès qu'il a rencontré dans la pratique.

En 1845, Cerise avait été décoré de la Légion d'honneur par M. de Salvandy. Il était commandeur des SS. Maurice et Lazare et chevalier de plusieurs ordres italiens. Combien ne l'ont appris qu'en voyant ces décorations portées derrière son cercueil,

L'Académie de médecine l'appela dans son sein comme associé libre en 1865, et ce fut sa joie, la légitime satisfaction bien due à ses travaux et à la dignité de son caractère. Il en devint un des membres les plus assidus et les plus écoutés, soit qu'il prît part aux discussions, soit qu'il rendît compte de mémoires dont l'examen lui était confié.

Cerise souffrait depuis plusieurs années d'une affection intestinale, bien que ses habitudes de travail et sa bienveillance extrême n'en fussent pas altérées. Aussi lorsqu'il vint à succomber après une maladie de quelques jours auprès de sa digne compagne et d'enfants qui lui étaient bien chers, le 5 octobre 1869, ce fut un cri de surprise et de douleur de la part de tous ceux qui le connaissaient et l'aimaient. La mort qui, depuis qu'elle nous avait enlevé Buchez, ne nous avait pas affigés d'un deuil nouveau, est venue le choisir au milieu de nous; elle a réuni dans la tombe le maître et l'élève ou plutôt ces deux émules, ces deux intelligences d'élite, qui laissent un si grand vide dans nos rangs. Pour eux la postérité commence; ils ont laissé un sillon lumineux; leur œuvre ne périra pas.

Cerise était un homme de haute taille, d'une figure expressive et sympathique; dans l'expression des yeux, des lignes du front se décelait l'esprit de méditation et d'analyse; tout en lui, regard, physionomie, attitude, respirait la dignité, la justice, la loyauté, le respect et l'amour de ses semblables. Il y avait en lui, comme l'écrit un de ses biographes, M. Delasiauve, un savant, un philosophe, un artiste, un cœur dévoué, une nature douce et franchement morale.

*

Tel il s'est montré au début de sa carrière, toujours prêt à se dévouer à ses semblables sans compter avec le danger, lorsqu'il buvait le lait d'une cholérique, tel nous le retrouverons à la fin, se précipitant dans les flots pour arracher à la mort un malheureux qui se débat contre l'agonie.

Des voix éloquentes, MM. Félix Voisin, Morel, Frédéric Thomas, Foissac, Cerutti, Mutti, vous ont redit sur sa tombe ce que fut cette vie si bien remplie par la science, par l'amour du bien, le dévouement absolu à l'humanité. Dans la presse, MM. Amédée Latour, Dechambre et Delasiauve lui ont également rendu un hommage mérité. Une souscription a été ouverte pour lui élever un monument. Mais pour honorer sa mémoire, M. Baillarger a fait mieux : il s'est proposé de réunir et de réimprimer les principaux travaux qu'il a publiés, et qui sont aujourd'hui disséminés. Cette tâche a été rendue facile grâce à la coopération empressée de MM. Victor et Georges Masson que des liens d'amitié unissaient aussi à l'auteur. Aujourd'hui cette pensée est pleinement en cours d'exécution. Sa modestie l'eût empêché de dire : *Exegi monumentum*; ses amis ont pensé autrement et la postérité ratifiera ce jugement.

Cerise a toujours conservé les opinions républicaines de sa jeunesse; la devise gravée dans son cœur était charité, fraternité, liberté. Mais il y avait en lui un trop grand fond de bienveillance pour qu'il pût devenir un homme de parti. Il a rencontré des adversaires, il n'a jamais eu d'ennemis; énergique, inébranlable dans ses convictions, il avait pour les opinions des autres le plus grand respect, la plus grande tolérance. Entre honnêtes gens, entre amis, il n'est pas de question qui vaille une querelle, disait-il; car nous avons tous tort ou raison selon le point de vue où les circonstances nous placent.

Cerise avait trop de qualités brillantes pour ne pas arriver à un grand succès dans la clientèle des maladies nerveuses, bien qu'il n'ait appartenu ni au corps enseignant, ni aux hôpitaux. Il était fertile en ressources comme Récamier et Trousseau; sa thérapeutique était riche et variée. Mais surtout il se donnait tout entier à ses malades, il s'identifiait avec leurs souffrances; il avait pour tous de sympathiques paroles, d'affectueux encouragements. Sa parole ardente, convaincue, son regard pénétrant et fascinateur rendaient l'espérance aux plus affligés. Aucun médecin n'a exercé sur ses malades un plus grand ascendant parce que sa sollicitude allait au-delà de leurs misères

« Le délicat et sensible clavier du système nerveux, dit M. Amédée Latour, Cerise le touchait avec une dextérité inouïe, un bonheur parfait, un à-propos constant; les malheureux névropathiques ne le quittaient jamais sans soulagement et sans espoir. »

Il avait tous les dons de l'homme de société; dans le monde, sa conversation pleine de grâce, de finesse et d'abandon, gaie, expansive et variée, lui valait tous les suffrages et il s'était formé rapidement une clientèle dans le monde des gens riches; mais les deshérités de la fortune avaient une part égale à sa sollicitude; il était prodigue pour eux d'argent, de conseils et de consolations.

Je m'arrête, messieurs; ceux qui n'ont pas connu Cerise pourront croire que la plume complaisante du panégyriste a entassé les hyperboles dans cet éloge. Pour vous, je serai resté au-dessous de la vérité, j'aurai mal rendu tout ce qu'il y avait en lui de bon, de digne et de grand. Sa parole chaleureuse et convaincue ne retentira plus dans cette enceinte, mais son esprit demeurera vivant au milieu de nous; nous aurons toujours présent l'exemple de cette vie conforme aux préceptes qu'il avait posés dans ses écrits et comme un témoignage de la vérité qu'il enseignait, consacrée tout entière à la recherche et à la pratique du bien.

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette 9.